

## Études littéraires



## Présentation

Jean-Marcel Paquette

Volume 23, numéro 3, hiver 1991

Jacques Ferron : en exotopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500940ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500940ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paquette, J.-M. (1991). Présentation. *Études littéraires*, 23(3), 5–7.  
<https://doi.org/10.7202/500940ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## PRÉSENTATION

Jacques Ferron aurait eu soixante-dix ans ce 20 janvier. C'est l'occasion que choisit la direction des *Études littéraires* pour consacrer à son œuvre le numéro spécial que voici et rendre ainsi un tardif hommage, cinq ans après sa disparition, à la mémoire de l'un des écrivains les plus singulièrement représentatifs de la littérature québécoise contemporaine.

La double circonstance était d'assez forte importance pour que l'on songeât à livrer la composition entière du numéro à des lectures « étrangères » de son œuvre — si tant est que l'on puisse encore appeler « étrangers » les signataires des études que l'on va lire et qui ont fait preuve, on le verra, à la fois d'une compréhension fraternelle de la culture qui tient lieu de substrat à l'univers ferronien et d'une connaissance on ne peut mieux précise des textes eux-mêmes.

C'est le genre d'expérience, lourde de conséquences pour nous, que Bakhtine a contribué à qualifier par le beau mot d'*exotopie*<sup>1</sup>, désignant par là un certain type d'*extériorité*<sup>2</sup> dans le temps, ou dans l'espace, ou dans la culture, c'est-à-dire ce que nous avons à faire à peu près toujours de toute façon lorsque d'aventure nous interrogeons des œuvres.

Dans le temps, il n'y aura pas eu un grand saut à pratiquer : notre auteur est encore un parfait contemporain de ses exégètes — mais dans l'espace, mais dans la culture ! Les collaborations sont issues des horizons les plus divers : Autriche, Bulgarie, France, Hongrie, Irlande, Pologne — et même de ce Canada qui depuis certain jour de juin dernier ne s'est pas moins éloigné de nous que ne le sont en réalité ces autres dits pays — question de justifier peut-être que *toutes* les lectures, ici, fussent véritablement *exotiques*.

On verra au total que c'est l'entier (ou peu s'en faut) de l'œuvre proprement *narrative* de Ferron (c'est-à-dire à l'exclusion du théâtre) qui se trouve ainsi pris en charge, depuis les anciens *Contes* jusqu'à l'ultime *Conférence inachevée*. Cette réussite n'a pas été concertée : il avait été demandé à chacun d'intervenir à l'aide des textes de son choix, avec la seule consigne de le faire à partir de sa culture propre — mais était-ce bien nécessaire d'en faire la demande ?

---

1 « Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le moteur le plus puissant de la compréhension. Une culture ne se révèle dans sa complétude et dans sa profondeur qu'au regard d'une autre culture » (Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 348).

2 Dans ses écrits de la première période, Bakhtine nommait exotopie le rapport d'extériorité de l'auteur en regard de ses personnages; ce n'est que tardivement que le terme en est venu à couvrir les rapports entre textes ou entre cultures.

Il va sans dire que tous, cependant, étaient déjà connus d'une façon ou d'une autre comme d'authentiques « ferronolâtres » ; certains avaient déjà livré quelques écrits sur le sujet, d'autres étaient en train de le faire dans des thèses ; tous avaient en tout cas fréquenté l'œuvre, soit en vue de l'enseignement, ou par ce pur plaisir pris à même une œuvre éminemment *prenante*. On a néanmoins tenu à présenter des noms nouveaux dans ce domaine encore un peu magique et neuf des études ferroniennes. La confrérie a ses exigences. Et la coterie internationale aussi. Quoi qu'il en soit, on se rendra compte à l'usage qu'il ne se trouve ici que ce qu'il y a de mieux.

Stoyan Atanasov nous montre, à travers une argumentation rigoureuse autant que neuve, comment la « stylisation hiératique », si caractéristique de la manière de Ferron, contribue à formaliser la thématique de la mort que l'on trouve, obsédante, à tous les carrefours de l'œuvre. Sont convoqués pour la démonstration les textes les plus divers, des *Contes* à la *Conférence inachevée*, en passant par l'obligatoire *Cotnoir*, l'inévitable *Charrette*, *le Ciel de Québec* et les *Confitures de coings*. Étant donné la force de l'idée-thème de la mort dans l'ensemble de l'œuvre, il s'agit là d'une contribution qui comble un vide certain dans le répertoire déjà abondant des études ferroniennes.

Suzanne Geoffre consacre son étude entière à *l'Amélanchier* dont elle montre avec une élégance argumentative audacieuse qu'il est un « livre militant » tant par ses propositions si curieusement *pédagogiques* que par ses multiples résonances autobiographiques. Le livre *enchanteur* par excellence de Ferron prend ainsi une figure nouvelle pour enchanter mieux encore.

Reinhart Hosch nous révèle un Ferron moins impie que ne le voudrait la tradition des lectures anciennes, superficielles ou simplement fausses. Dans un appareil conceptuel propre à émerveiller les plus incrédules, il nous est montré comment se profile à travers un large arc-en-ciel de textes une véritable « métaphysique ferronienne » fondée sur l'intégration du sacré, voire du religieux. On saura particulièrement gré à l'analyste d'avoir enfin tiré un parti glorieux d'un petit texte jusqu'ici fort négligé, *la Créance*.

Józef Kwaterko nous introduit dans l'intertextualité transculturelle en nous décrivant les étranges accointances de deux auteurs qui devaient vraisemblablement tout ignorer l'un de l'autre : Jacques Ferron et Tadeusz Konwicki. Le Montréal de *la Nuit* et le Varsovie de *l'Ascension* forment semblablement comme une image hallucinatoire archétypique de la ville moderne où se perdent et se retrouvent à la fois des « héros » incandescents.

Pádraig Ó Gormaille n'a de cesse de louer la perspicacité de Ferron qui lui a littéralement fait « découvrir » son « Irlande au Québec ». L'étude retrace cette quête

émouvante, à travers l'odyssée des Celtes en Amérique, au terme de laquelle « le Québec rencontre toujours l'Irlande ». L'œuvre qui sert d'appoint à cette démonstration ne pouvait être que *le Salut de l'Irlande*.

Pierre-Louis Vaillancourt, en archiviste compétent, nous initie à la source qui aurait servi de documentation au fameux *Appendice des Confitures de coings* : les quatre tomes des annales des ursulines des Trois-Rivières. À chaque détour des éphémérides du monastère l'on rencontre l'une ou l'autre des gloires de la famille maternelle de Ferron; ainsi se trouve élucidée, sinon confirmée, la véracité des faits familiaux dont on eût pu croire qu'ils participaient peut-être de la fiction du conteur.

Arpad Vigh, engagé dans les forts problèmes identitaires de sa Hongrie natale, ne pouvait éviter *l'Amélanchier* auquel il consacre son étude, lyrique et savante. Après avoir vérifié que Ferron n'est pas particulièrement connu en Europe centrale, qu'il peut se révéler difficile parfois de déchiffrer de si loin les mille obscurités géographiques ou historiques de l'univers ferronien, il est touchant de voir par quels parcours un Magyar en arrive en conclusion à parler de « *notre Ferron* ».

Ce tendre souligné, qui forme une si belle fin, aurait d'ailleurs pu être tracé par tous et n'importe lequel de nos collaborateurs. Nous devons leur rendre quelque grâce de s'être ainsi révélés à nous en nous révélant *leur Ferron*, qui ne sera désormais plus tout à fait le même, ni tout à fait à nous.

On lira avantageusement en complément, pour la griffe ferronienne qui déjà s'y manifeste, un dossier composé de dix lettres de jeunesse de Jacques Ferron à son confrère (en jeunesse et en littérature) Pierre Vadeboncœur, que celui-ci nous a aimablement confiées.

Jacques Ferron aurait eu soixante-dix ans ce 20 janvier. Il aura toujours pour nous l'âge de son œuvre, qui est en quelque sorte sans âge — et plus que jamais sans territoire.

*Jean-Marcel Paquette*  
Université Laval